



CLASSIQUES
GARNIER

THIAM (Sakhir), « Discours d'ouverture de Monsieur le Monsieur le Professeur Sakhir Thiam, Ministre de l'enseignement supérieur », *in* BLUM (Claude) (dir.), *Montaigne Penseur et philosophe (1588-1988)*, p. 1-5

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-5245-1.p.0009](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-5245-1.p.0009)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1990. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

DISCOURS D'OUVERTURE
DE MONSIEUR LE PROFESSEUR SAKHIR THIAM,
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR

Monsieur le Recteur de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar,
Monsieur le Président de la Société des Amis de Montaigne
Monsieur le Doyen de la Faculté des Lettres,
Mesdames et Messieurs les Congressistes,
Chers Collègues,
Chers Etudiants,
Mesdames et Messieurs,

Le Congrès International consacré à "Montaigne, penseur et philosophe" s'ouvre aujourd'hui, à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

C'est la première fois qu'un tel Congrès se tient sur le continent africain. Aussi, sans plus attendre, aux spécialistes en études montainiennes venus de l'Ancien et du Nouveau Monde -" à ce petit nombre d'hommes excellents et triés", pour reprendre une phrase de celui qui nous rassemble aujourd'hui ici -, j'apporte le salut du Sénégal, les remerciements du Gouvernement et les vœux de bienvenue de leurs collègues de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.

Jean Paulhan reprochait à Montaigne de ne se montrer jamais que "de profil". Je suis assuré que vos travaux auront souci de montrer de face le penseur et le philosophe qui, voici quatre siècles et une année, fit paraître les trois livres de ses *Essais* ou, pour être plus exact, l'édition "augmentée d'un troisième livre et de six cents additions aux deux premiers" : l'édition de référence donc, qui est celle-là même, du fameux "exemplaire de Bordeaux".

J'aurai soin, en ce qui me concerne, pour saluer en quelque sorte Montaigne en terre africaine, de rendre rapidement hommage à son œuvre.

Notre salut s'adresse d'abord au penseur qui sut se dégager du bruit et de la fureur d'une "monstrueuse guerre", pour écrire une œuvre de foi en l'Homme.

Montaigne a compris que le moi était un refuge contre le monde. Que la réflexion personnelle, la lutte contre les idées reçues, la recherche inlassable de la vertu, pouvaient faire pièce à l'extravagance de l'Histoire. Aussi les *Essais* portent-ils témoignage qu'une œuvre de culture est toujours une œuvre d'espoir.

En fait leur auteur, plus que celui, peut-être, du *Discours de la Méthode*, nous paraît mériter la belle image que Péguy employa au sujet de Descartes : "Ce cavalier français qui, un jour, partit d'un si bon pas....". Les *Essais* se font en effet l'écho d'une admirable tentative, pour "conduire ses pensées [en] évitant soigneusement la précipitation et la prévention" ; pour instruire sa conscience dans le dessein d'accéder à la vertu. Ils sont ainsi éloge de cette "liberté de notre âme", qui est liberté de jugement : de cette faculté de juger (que Descartes appellera "le bon sens") qui "dispose tout, agit, domine et règne".

Montaigne se lance alors dans la plus audacieuse aventure jamais tentée : une longue et pénétrante connaissance du monde par un moi sans arrogance, conscient de ses limites, mais aussi pleinement confiant dans l'étendue de sa faculté d'investigation, par un moi, qui, héritier d'une culture séculaire et d'une tradition religieuse, élabore une morale rigoureusement moderne : libre et responsable - et responsable, parce que libre.

Saluons donc, en Montaigne, Mesdames et Messieurs, le premier de nos contemporains à avoir compris que, selon le mot de Malraux, "notre culture n'est pas faite de passés conciliés, mais de parts inconciliables de passé (...) ; que c'est en nous, par nous, que devient vivant le dialogue des ombres"- et pour exprimer l'idée que "l'héritage est métamorphose", c'est précisément à Montaigne que songe l'auteur des *Voix du Silence* : "pour que pût naître le dialogue du Christ et de Platon, il fallait que naquît Montaigne".

Saluons ensuite en Montaigne le sourcier de Vérité. Sans doute cette Vérité prit-elle chez lui la forme première d'une religion révélée

mais si, selon le dogme même de cette religion, l'Homme fut conçu à l'image de Dieu, l'homme est dès lors lui-même le dépositaire énigmatique d'une vérité qu'il s'agit toujours de traquer. D'énoncer dans son "passage", non dans son essence ; dans ses manifestations éparpillées dans le temps, non dans une saisie définitive.

Le moi est pour Montaigne le seul objet de certitude et de réel savoir bien qu'il soit "en branle pérenne", pareil aux reflets toujours changeants de la lumière sur un fleuve. La conception existentielle qu'il a de "l'humaine condition" rompt avec les univers mentaux d'une époque comme avec le doute universel des Pyrrhoniens, en installant une philosophie de la temporalité, radicalement moderne, qui appelle Fénelon ("notre durée n'est qu'une défaillance perpétuelle", écrivait celui-ci) et, plus près de nous, Proust.

Mais, dans l'exercice d'une réflexion qui entend toujours "se rendre et quitter les armes à la vérité", Montaigne découvre bien avant Rimbaud que "je est un autre". Le culte du moi conduit à "contribuer à la société publique", l'espace intérieur de la réflexion s'ouvre à la conscience collective, "chaque homme, selon une formule devenue célèbre, porte en soi la forme entière de l'humaine condition". Solitaire mais solidaire, Montaigne approfondit son introspection pour mieux nous révéler à nous-mêmes. Il a compris qu'en disant "je", il ne pouvait pas ne pas parler de "nous". Avec lui, le nous de modestie – "nous, Michel de Montaigne ..." – s'élargit en "nous de majesté". Ce pronom devient, avec les *Essais*, la marque grammaticale par excellence du langage de la fraternité.

Qu'hommage soit enfin rendu à la liberté d'un esprit, qui, en un siècle de conquêtes coloniales et alors que triomphait "l'aventure occidentale de l'Homme", fut le critique le plus implacable et le plus exact de l'idéologie conquérante.

Dans le chapitre 6 du Troisième livre des *Essais*, sa dénonciation de la conquête espagnole prend des accents que retrouvera le Césaire du *Discours sur le colonialisme* : "Tant de villes rasées, tant de nations exterminées, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée et la plus riche et belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles

et du poivre : mécaniques victoires ! Jamais l'ambition, jamais les inimitiés publiques ne poussèrent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités et calamités si misérables".

Séduit par la vie naturelle et harmonieuse des "Cannibales" du Nouveau Monde, Montaigne se révèle tout à la fois le pourfendeur des pseudo-civilisateurs et un authentique précurseur des actuelles sciences humaines. Son humanisme, animé par une "honnête curiosité", le rend en effet sensible aux civilisations les plus éloignées de celle où le hasard l'a fait naître. A-t-on remarqué au passage que l'amitié et la conversation auxquelles il attache une importance insigne rejoignent quelques-unes des valeurs de nos sociétés traditionnelles ? Le dialogue en Afrique consiste lui aussi, par exemple, à "disputer avec ordre", à stimuler les esprits, à nous "entre-advertir utilement de nos défauts". De même, pour Montaigne comme pour nous, la déloyauté, la fausseté, la dissimulation sont condamnables, car la parole engage l'être et y manquer, c'est se refuser à soi-même l'humanité à laquelle, par ailleurs, on prétend : "Notre intelligence, pensons-nous avec l'auteur des *Essais*, se conduisant par la seule voie de la parole, celui qui la fausse, trahit la société publique".

La modernité de Montaigne n'est-elle pas aussi dans ce respect attentif pour les autres, dans cette façon de se situer souvent dans la relation entre le groupe culturel et social auquel on appartient, et ceux qui n'en font pas partie : entre "nous" et "les autres", pour reprendre le titre d'un récent ouvrage de Todorov ?

Ainsi, l'œuvre de Montaigne affirme-t-elle, continûment et sans ambages, que dans l'ordre de l'esprit, il n'y a pas de nations supérieures, mais seulement des nations fraternelles, et que l'humanisme authentique ne peut être qu'universel.

Mesdames et Messieurs, les quelques aspects du génie de Montaigne que je viens trop superficiellement d'évoquer ici seront corrigés, précisés et approfondis par les communications que nous allons entendre dès aujourd'hui.

Je suis sûr que, dans leur diversité, toutes consacreront l'actualité de la première en date et de la plus décisive des œuvres modernes. Elles

affirmeront dans le même temps, l'œuvre étant "consubstantielle à son auteur", la modernité de Montaigne.

Par l'exemple même de sa vie, qui se consacra aux exercices spirituels et aux "essais" intellectuels mais qui sut aussi se prêter, en des circonstances dramatiques, à la gouverne des hommes, Montaigne, mort voici bientôt quatre siècles, demeure pour nous un "contemporain capital".

Mesdames et Messieurs, je déclare ouvert le Congrès International consacré à "Montaigne, penseur et philosophe".